

Mon Shéhérazade

France Renaud

Numéro 103, automne 2004

Les mille et une nuits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Renaud, F. (2004). Mon Shéhérazade. *Moebius*, (103), 115–122.

FRANCE RENAUD

Mon Shéhérazade

Il était debout sur le bord de la piscine, absorbé dans ses pensées, son long corps brun dressé, les bras à demi croisés et la main abandonnée, à la manière des Orientaux. C'est la main qui m'a émue. Le temps pouvait couler sur lui sans l'atteindre. Le chaos des autres aussi. Il se dégageait de lui une impression de force et de contrôle de soi, je l'ai tout de suite adopté. Que faisait-il dans cette piscine nord-américaine, au milieu des corps pâles, seul de sa race, lui le Sikh sans turban, sans kirpan, pour moi un être rare provenant d'une autre planète, vêtu d'un costume de bain arc-en-ciel? Je suis entrée dans l'eau et j'ai nagé pour lui. Silencieux langage si parlant, je lui ai tout dessiné, l'exploration des profondeurs, les remontées, les algues et les jeux de la truite, la recherche des courants chauds dans les rais du soleil de la verrière qui faisaient luire les céramiques. Mon cœur si léger tissait son filet, qu'allait-il ramener?

Lorsque j'ai émergé, son regard glissait sur moi. Je suis allée sur la terrasse au soleil. Près de moi, une serviette seule. La sienne. C'était un quatre septembre et ma vie n'a plus jamais été la même. Certains hommes vous enchantent par leur parole complice, leur discours bien ancré. D'autres par leur écoute et leur accueil. D'autres vous étourdissent de mots réalistes et d'analyses senties.

Mon Shéhérazade n'appartient à aucune de ces catégories. À peine ai-je livré quelques mots innocents sur le temps, qu'il démarra une conversation passionnée dans laquelle il faisait, avec bienveillance et à une vitesse déconcertante, les questions, les silences et les réponses, sans se formaliser d'être compris ou non. C'était une langue inconnue sur Terre, fabriquée de toutes pièces, n'appartenant

qu'à lui. J'ai cru qu'il me parlait panjabi mais, avec la dernière énergie, il tentait de me faire reconnaître qu'il s'agissait de français. Je l'encourageais d'un sourire, les mots s'agitaient dans l'air pour leur seule présence, derrière le flot de paroles se cachait notre attrait. J'étais émue par ses mots inventés, un langage premier comme celui d'un enfant. J'ai tout su de lui dans cet échange. Son désir. Son courage. Et son humour aussi parce qu'il riait derrière ses phrases. Le vent d'automne léger et son fond frais nous faisaient frissonner. On se raccrochait au soleil, on s'enveloppait dans nos serviettes, on souriait de ne rien comprendre et d'être pourtant séduits. Je lui ai livré par mes gestes quelques parts d'ombre. Il ne semblait pas effrayé. Merveilleux automne et que la vie est belle, parfois, sous ses dehors frisquets. On a fini par revenir sur terre. On s'est compris en anglais. J'aimais la campagne. Il cherchait un terrain. Est-ce que je voulais bien l'aider ?

Le lendemain, il me téléphonait. Nous sommes allés dans un parc pour enfants. Je commençais à hésiter. Il m'a couchée sur une tortue géante. Au détour d'un chemin, nous avons vu un grand héron qui faisait halte dans sa migration. Avec lui, je suis entrée tout doucement dans une partie protégée de mon enfance, là où l'herbe crisse dans les chants des grillons, où l'hermine brune se dresse sous une feuille géante, son ovale blanc sur le ventre. Il a acheté tout de suite la terre, poussé par un présage, un aigle qui la survolait.

Au Panjab, il était le fils d'un cultivateur prospère. Tous les jours, il parcourait en chantant les cinq kilomètres qui menaient à l'école, par les vallons et par les champs, en mangeant des graines de tournesol qu'il échappait parfois négligemment sur le bord de la route. Avec les années son chemin s'était bordé de grands soleils aux têtes courbées. Un prince. Et les champs de colza pour royaume. Élevé aux amandes et aux mangues, aussi fort que son buffle, qu'il nourrissait de boules de beurre au sésame, tous deux ouvraient les sillons d'une terre riche où poussait la moutarde, le blé, le maïs. Je l'écoutais parler pendant des heures. Si un jour je vais en Inde, c'est à Amritsar que j'irai. Dans

l'extrême nord du pays. Puis à Agra, où un roi a fait élever une dernière demeure à son épouse vénérée, un mausolée de marbre blanc incrusté de pierres, il y a quatre siècles déjà. Dans ces temps de concubines, cet homme avait vraiment aimé sa femme et j'aimais le penser. Personnellement quand je mourrai, qu'on plante un arbre, ça me suffira. Un qui vive vieux, avec plein de rameaux et des oiseaux. Si jamais il reste quelque chose de moi, ce bruit de la vie me confortera. Et tant mieux s'il pouvait donner des fruits. Au cimetière du Mont-Royal, il est de très vieux pommiers, derniers survivants d'espèces disparues, conservés par miracle à l'abri du temps. J'ai mangé de leurs pommes. Un enchantement. Mais je m'égare.

Au Panjab donc, dans les années soixante et soixantedix, les villageois avaient vu apparaître sur les routes des hordes de jeunes Blancs chevelus, leurs pipes à haschich à la main et, perdus dans leur quête, ils restaient accrochés en Inde sans un sou, des années, parfois une vie, il en reste encore des colonies aujourd'hui. Mon prince des prés regardait avec curiosité ces créatures bariolées si libres, qui faisaient l'amour sans être mariées, qui ne paraissaient pas préoccupées de religion, de castes, de famille, de nourriture, qui essaïmaient le bord des routes en se tenant parfois au rang des sadhous, et il leur donnait des roupies. C'est cette histoire finalement qui m'a attachée à lui. J'ai eu beau me débattre la première année, prétendant à l'amitié, mon entourage y voyait plus clair que moi-même. Mais, quoi qu'il arrive, je tiens tout de même à ce titre. C'était le premier sentiment. Bien que son corps m'ait hantée longtemps.

J'ai voulu le quitter bien souvent et ce, dès la troisième rencontre, quand j'ai senti l'emprise qu'il voulait sur ma vie. Ce regard dur soudain, et sans aménité, un regard qui voulait gagner la guerre, ça m'a clouée sur le trottoir, mais je n'ai pas plié. Une seule défaillance et c'en serait fait de moi. Par la suite, pour m'enjôler, il m'appelait chérie-patron, et je faisais semblant d'y croire. Quoi qu'on fasse, disait-il, on le tient jusqu'au bout, jusqu'à la dernière extrémité. Et de me rappeler au téléphone, chaque fois que je l'ai quitté, avec ce ton rieur qui vous désarme. Il faisait

comme si de rien n'était, il reprenait le fil, et moi qui aime bien les histoires, je me faisais prendre à nouveau par ses récits sans âge. Il y mêlait les aventures des dieux, les mythologies, le respect des présages, l'apprentissage auprès des vieux et des vieilles de son village, les «oncles» et les «tantes» multiples qui peuplaient ses récits souvent comiques. L'amour de la vie transpirait dans chaque évocation, dans chaque histoire qu'il racontait, avec une affection particulière pour les histoires d'amour contrariées, nombreuses au cinéma indien, ces longs mélodrames dont il se délectait le soir venu.

Au Québec, il cultivait ses potagers d'une manière désordonnée, semant les graines à la volée sur la terre retournée en mottes qu'il ne brisait pas, puis projetant des pelletées de terre meuble sur les semences. Il faisait pousser des carottes rouges provenant de graines indiennes, des plantes vertes dont j'ai oublié le nom, des fleurs aux corolles reines, œillets d'Inde orangés, et pour deux journées par semaine, je me croyais ailleurs. Un refuge doré hors du monde et des emmerdes, dans lequel je me glissais, après cinq jours d'une vie rivée au téléphone, je faisais des appels le soir, à la commission. Lui aussi d'ailleurs, il était vendeur pour une compagnie.

Deux jours par semaine, au fil de ses récits, je me retrouvais quelque part en Inde, au bord de la rivière Ravi, célèbre pour ses récits d'amants heureux ou malheureux, qu'il me contait durant les après-midi chaudes alors que, réfugiés à l'ombre d'un arbre, nous laissions le temps couler. J'ai tout su de Sohni, cette artisane de poteries, qui fut aimée d'un roi, Mahiwal. Accrochée à une poterie renversée qui lui permettait de flotter, elle traversait chaque jour la rivière pour rejoindre son amant. Mais un jour un courtisan jaloux remplaça sa poterie par un modèle non cuit, qui s'est dissout au milieu de la rivière. Elle en mourut. Six ou sept amoureux sont morts, soit sur les rives, soit dans l'eau de la rivière Ravi, ajoutait-il avec un petit rire. Heureusement, qu'il n'y avait pas de rivière sur sa terre, peut-être serions-nous épargnés ? Et de me demander comment cette potière s'était laissée berner par un pot non cuit ? J'ai

su aussi l'histoire de Leila et Majnu célébrée par tant de chansons et celle tragique de Heer et Ranza. Parfois je n'écoutais pas. Une grand-mère marmotte venait se prélasser sur la butte de sable, familière et provocante, elle nous fixait avec défi. J'ai bien tenté de l'avertir du danger, lui disant d'élire domicile ailleurs, je ne sais si elle avait compris ou s'il m'a épargné un drame, la semaine suivante, elle avait disparu. Ainsi se construisait notre histoire, peuplée de siestes et d'animaux. Le vent chaud soufflait sur la peau, charriant l'odeur des pétunias mauves, fleurs de velours qui se satisfont de peu d'eau.

Il donnait aux mendiants, ceux de la rue ou des feux rouges, disant qu'ils faisaient le métier le plus difficile. Les sans-abri se tranquillisaient lorsqu'ils le voyaient. Ils auraient leur dû, ils le savaient. Et moi, qui avait tant besoin de recevoir, je n'ai jamais eu à demander. Sur sa terre, j'étais libre. Je n'avais pas à le seconder. La première année, je ne faisais rien d'autre que de me reprendre à vivre, à respirer dans tout cet air et dans l'immensité des champs où le regard n'est jamais arrêté. Puis j'ai senti le désir à mon tour de planter. Des vinaigriers sur lesquels grimpaient des clématites. Et des roses. La seule fleur dont il ait jamais voulu apprendre le nom. Je m'absorbais des heures dans le désherbage. Les yeux rivés sur les plantes, j'oubliais le temps, perdue dans le rêve d'une fillette de huit ans, je peignais des paysages miniatures où les chemins des lièvres et l'ombre des herbes rappelaient les routes vers d'anciens temples perdus quelque part dans un souvenir qui me dépassait. Où avais-je pris tout ça? Lorsque je levais la tête, je le voyais passer dans mon champ de vision, retournant la terre d'une avancée patiente, et je sentais une affection infinie pour la vie, moi qui n'en avait pas beaucoup avant lui. Quand je l'ai connu, il croyait encore au paradis terrestre comme origine du Monde. Et je crois bien que moi aussi.

Il m'a fallu du temps pour réaliser que certaines histoires étaient inventées de toutes pièces pour les circonstances. Il en avait pour toutes les situations et les pondait avec un à-propos surprenant, surtout s'il y avait urgence. M'étais-je entichée d'un autre homme au bout de quelques

années, il le pressentait et me racontait l'histoire de cette femme de son village qui avait ruiné sa vie pour un amour de passage. Une sorte de Madame Bovary au parfum de santal. Je l'aimais encore plus d'avoir tout deviné et compris, sans un reproche dans la voix, une étincelle d'humour dans ses yeux noirs.

Une fois où j'ai cru être enceinte, il a fabriqué à toute vitesse un plan complet d'isolement. Aucun homme n'entrerait plus chez moi. Je ne sortirais plus avec mes amies, je devrais mener une existence exemplaire vouée à l'enfant. Je deviendrais une mère, et une mère ne sort plus qu'avec d'autres mères, poussant carrosse et provisions vers le parc le plus proche, puis du parc à la maison, au temple où l'enfant irait. Va pour le temple, le reste du programme m'épouvantait. Je voulais un petit, mais dans une vie ouverte où les amis viendraient. Je ne voulais pas de cette cellule sacrée, où seul mon prince règnerait, où il me faudrait me lever à six heures du matin pour préparer son thé, comme il me l'avait précisé. L'événement m'a fait réfléchir à l'avenir de ma relation. Dès que j'en aurais le courage, je m'en irais.

Mais le devinait-il? Il me nourrissait. La fin de semaine suivante, couché dans l'herbe à mes côtés, il s'amusa à glisser des grains de raisins dans ma bouche, un à un, pendant qu'un couple de jaseurs des cèdres nous observaient. Inspiré, le mâle se mit à frétiler sous sa huppe, puis, très excité, il prit son envol et revint avec une baie rouge qu'il offrit, tout fier, à sa femelle, en s'assurant que nous l'observions. J'étais émerveillée de ce manège, de ce soleil, de ces petites boules de plumes masquées qui nous trouvaient des parentés. La nature entière conspirait pour me dire de rester! C'est qui l'enfant de Marie qui a écrit qu'il ne sert à rien de fuir un amour, il nous poursuit où qu'on aille... Et je restais rivée à cet amour parfait, hors du temps et du trouble, dans lequel j'avais appris que le bonheur se trouve en traçant des sillons, en croquant dans des pommes, en s'étonnant des germinations. Et puis il avait entrepris l'histoire de Mirja et Sahba, un sombre récit de vengeance

familiale, je voulais savoir la suite... elle se termine dans un bain de sang.

Nous savions bien que nous ne pourrions pas vivre ensemble. Trop de choses nous séparaient. Ma liberté s'arrêterait là où le vieux Panjab ancré en lui ressortirait. Pas besoin de m'illusionner, il serait mon geôlier. Lui et toute sa sainte famille d'Indiens entrant chez moi, allant et venant, dormant dans notre lit, sur les divans, vidant le frigo, s'accaparant les biens. Une fois, ils étaient venus à la terre sans s'annoncer. Avec la mère, ils étaient sept dans la chevrolet. Ils avaient tout raflé dans les potagers, la récolte d'un été, les herbes et les légumes, la menthe, ils étaient repartis avec les sihrs, ces petites faucilles de leur pays, ils avaient ramassé les fleurs pour en faire des couronnes qu'ils avaient emportées. Je regardais les jardins dénudés après leur départ, et je savais qu'il en serait ainsi, si je l'épousais. Mais le quitter? Je n'étais pas certaine de survivre et il le pensait aussi bien pour lui-même. Nous étions ensemble pour sept vies, affirmait-il. Celle-ci était la deuxième. Comment m'arracher à cet imaginaire, à ce père nourricier? J'ai dû m'y reprendre plus de dix fois, peut-être cent fois en pensée, mais il me retenait avec un nouveau récit, ou un projet de verger, une serre que nous avons construite, qui nous servait d'iglou par les temps froids d'automne. Couchés dans l'iglou de vitre, nous regardions les migrations des bernaches, ces chiens du ciel qui passent en jappant, et le temps s'étirait, et je me sentais bien, je remettais mon projet d'automne en automne.

J'ai dû m'expatrier un an pour m'éloigner de lui, tâchant de l'oublier. Cette maudite phrase dont je vous ai parlé, j'ai su qu'elle était vraie, je l'ai appris à la dure. Mon histoire d'amour inachevée me poursuit où que j'aille, même si je sais qu'il s'est marié, qu'il a une femme indienne et des enfants, je sais aussi que je lui manque, c'est dans un rêve qu'il me l'a dit. Nous en aurons encore pour cinq vies. La première année, je cherchais son corps, la nuit. Avec le temps, l'empreinte de son corps s'est estompée, j'ai cru enfin que j'étais libre. Mais son être entier me revenait en mémoire chaque fois que la vie me semblait grise. Cette

absence-là, je n'ai pas pu la combler. Bien sûr, j'ai connu d'autres hommes. Certains ont une parole complice et des propos ancrés. D'autres savent écouter. Ou faire des projets réalistes. Mais leurs histoires sont pâles, elles ne font pas rêver.